

à demi-voix « ji-ji-ji-ji » pour exprimer son étonnement; ensuite elle garda le silence pendant que nous prîmes la hauteur du soleil. Oukouma et d'autres à qui nous permîmes de regarder le soleil avec le télescope, ne pouvaient revenir de leur surprise; chacun la manifestait d'une manière différente.

« Nous étions à peu près à cent cinquante pieds d'un rocher au sommet duquel s'était posté un groupe de femmes portant des paniers sur leurs têtes; malheureusement nous n'étions pas assez près pour distinguer leurs traits ni la manière dont elles étaient vêtues; toutefois elle nous parut se rapprocher beaucoup de l'habillement des hommes, excepté que la robe était un peu plus courte, et sans ceinture autour de la taille.

« La côte est bordée de rochers de corail escarpés et raboteux, percés d'une quantité d'excavations grossières de forme carrée; nous crûmes d'abord qu'elles étaient naturelles, ensuite nous y reconnûmes les traces évidentes de la main de l'homme; la plupart sont fermées par un mur en pierres sèches; on trouva dans l'une, dont l'entrée était ouverte, des ossemens humains mêlés avec le sable; en écartant une pierre qui fermait l'ouverture d'une autre, on vit dans l'intérieur un vase d'une forme élégante. Les insulaires nous

expliquèrent que c'étaient les restes des coup de ils ne s'opposèrent point à ce que nous eussions la visite, quoiqu'ils n'en fussent certainement satisfaits.

« Une foule de petits garçons ayant que de temps en temps nous cueillions et des plantes, se mirent à en ramasser de côté et d'autre, et après nous les eurent tées avec beaucoup de politesse, riaient, comme pour se moquer de nous.

« Au lieu de retourner directement longeâmes la côte dans nos canots donna la facilité de bien voir un qui joint les deux parties de la pont nous passâmes devant un bablement réservé pour un certain nombre de sépultures en cheval, comme celles des Chinois en bon état. Néanmoins, la plupart sont de petits monumens carrés pyramide surbaissée.

« L'aspect de cette île est plus que celui des terres voisines de végétation, trop forte et trop tout d'une verdure uniforme. Lieo de variété; les nombreux bosquets quelquefois l'Angleterre; ce ble porte le caractère des paysages



à demi- ne réponse n'étant parvenue aux Anglais ,
nement ; commencèrent à craindre qu'on ne vou-
que nous aiter à la chinoise , c'est-à-dire les ren-
et d'autre ntôt. Ils cherchèrent en vain à savoir si
soleil avec dait encore dans l'île. Ils apercevaient ,
leurs surpris nticule à peu près à quatre milles du
différente. grand palais près duquel s'élevaient

« Nous é le pavillons. Supposant que c'était la
pieds d'un ro roi, ils questionnèrent les insulaires,
un groupe de it constamment de leur donner les
leurs têtes ; n is que l'on demandait.

assez près pour qu'un homme bien mis venait à
nière dont elle sait entrer dans la chambre , et on
nous parut se ra u de cerise et de vin de Constance.
ment des homm la conversation pour apprendre le
peu plus courte que l'on avait sous les yeux.

taille. t très-fort, l'on n'eut que peu de

« La côte est b ers le soir il s'apaisa un peu , et
pés et raboteux , n et quatre autres mandarins vin-
tions grossières d un présent considérable en vivres.
d'abord qu'elles ét e ces officiers qui , par son rang,
y reconnûmes les ient au-dessous d'Oukouna , pa-
l'homme ; la plupa nel de tous ; son regard annon-
pierres sèches ; on : vivacité et d'intelligence. e egor
trée était ouverte , Maxwell leur adressa des observa-
avec le sable ; en tultés, qui, à ce qu'ils prétendaient,
l'ouverture d'une qu'ils reçussent des réponses de là
un vase d'une forr entendre qu'il ne trouvait pas que

l'on traitât le roi d'Angleterre avec beaucoup de respect, en refusant à ses officiers la permission d'aller à terre ; il leur rappela qu'ils avaient promis d'envoyer un pilote, et qu'il n'en était pas venu, et que leurs autres promesses étaient restées sans effet. Il chargea l'interprète de leur dire qu'il n'était pas du tout satisfait de leurs discours contradictoires et dont certainement quelques-uns ne pouvaient pas être exacts. Ils avaient d'abord dit que les présens en vivres étaient un don de leur part, ensuite qu'ils étaient envoyés par le grand personnage, et finalement qu'il n'y avait pas de grand personnage dans ce lieu : il les pria instamment de leur déclarer la vérité sur tous ces points. Ils firent répéter six fois par l'interprète ce que M. Maxwell lui avait ordonné de leur dire ; se consultèrent long-temps entre eux, et enfin assurèrent que le lendemain on aurait une réponse aux communications faites au gouvernement.

Comme on avait reçu beaucoup de provisions, on leur offrit un sac de piastres, en les priant de se payer eux-mêmes ; ils s'y refusèrent. Alors on leur dit que les vaisseaux appartenant au roi d'Angleterre, les capitaines ne pouvaient recevoir des présens si considérables de la part de particuliers. Là-dessus ils affirmèrent que ces provisions avaient été fournies par ordre du gouvernement de Lieou-kieou, quand il avait appris que

les bâtimens d'un monarque étranger venaient d'arriver, et que, par conséquent, ils ne pouvaient recevoir de paiement. Le capitaine fut satisfait de cette explication; cependant il parut évident que leur but était d'empêcher les Anglais d'ouvrir des communications avec leur gouvernement, et ils semblèrent tellement décidés sur ce point, que l'on craignit d'échouer dans le projet que l'on avait formé.

La réponse n'arriva pas davantage le 20, ce qui détermina M. Maxvell à changer de mouillage pour en prendre un plus sûr, parce qu'auparavant il était trop près d'un récif. Par ces nouvelles dispositions les Anglais se trouvèrent tout près du pont dont il a été question précédemment, et *la Lyre* n'était pas à plus d'un quart de mille de la ville. Les insulaires faisaient bonne garde le long de la côte; dès qu'un canot s'éloignait du bord, ses mouvemens étaient soigneusement observés. L'ordre avait été donné de sonder le mouillage; avec exactitude: chaque fois que les canots s'approchaient de terre en suivant leur opération, une foule d'habitans, avec un officier à sa tête, accourait sur le rivage, et faisait signe aux Anglais de s'éloigner.

Le lendemain, la frégate ayant été remorquée un peu plus près de terre, la plage et toutes les hauteurs furent couvertes de spectateurs, stupéfaits, sans doute, de ce que le vaisseau se mou-

vait sans le secours des voiles. Une pirogue aborda *l'Alceste*, on apprit indirectement que le grand personnage était arrivé ou attendu incessamment dans la ville; et il se répandit un bruit que le roi était venu déguisé à bord, ce qui parut peu probable.

Un télescope placé sur une table, à l'arrière de *la Lyre*, donnait la facilité d'observer tout ce qui se passait à terre. Le grand pont de pierre parut être très-fréquenté, plusieurs routes y aboutissent; personne ne le traversait sans s'arrêter pour regarder les vaisseaux, et une foule d'oisifs y avait pris position, ainsi que dans les environs. On voyait un grand nombre de femmes arriver de la campagne avec des paniers sur la tête. D'une extrémité du rivage à l'autre, une foule de curieux observaient les Anglais, quelquefois ils se formaient en groupes.

On remarqua le 22 que les mâts des navires mouillés dans le port étaient pavoisés; on supposa qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire à terre. L'après-midi, un grand nombre de canots s'avancèrent en bon ordre vers *l'Alceste*; on distingua, dans celui qui était en tête, quelqu'un que l'on supposa être le grand personnage dont il avait été question. Il monta sur la frégate, tout son monde le suivit, de sorte que les ponts furent bientôt encombrés de monde. Il était vêtu d'une robe de soie

de couleur pourpre, et coiffé d'un bonnet de même étoffe, d'une teinte moins foncée. Il se fit répéter toute notre histoire, dit M. Hall, et l'écouta avec beaucoup d'attention; M. Maxwell la termina en disant que la frégate faisait eau, ce qui obligeait de pomper souvent. Le chef demanda à voir l'opération, c'était précisément ce que nous désirions; les préparatifs nécessaires furent aussitôt ordonnés.

« Observant que nous nous apercevions qu'il était un peu sourd, il s'efforça de nous faire comprendre que c'était un effet de l'âge. Il paraissait avoir une soixantaine d'années; sa barbe était blanche comme la neige, il était fort gai et très-vif pour un vieillard. Tout en lui, et surtout l'extrême aisance de ses manières, annonçait une supériorité d'éducation et de rang sur les autres mandarins.

« Les pompes étant prêtes à jouer, on le conduisit sur le pont. Voyant la grande quantité d'eau qu'elles amenaient, le vieux mandarin parut s'apitoyer sur notre sort; le pont fut en un instant inondé jusqu'à l'endroit où il était assis, ce qui lui causa une espèce d'inquiétude; des matelots l'ayant observé enlevèrent le fauteuil sur lequel il était, et le placèrent sur un point plus sec. Surpris et satisfait, il répondit par un geste gracieux aux profonds saluts des matelots.

« On retourna ensuite dans la chambre où nos

hôtes furent, suivant l'usage, régalez d'eau de cerise et d'autres liqueurs; puis nous leur offrîmes des pipes; cette partie du cérémonial terminée, on sollicita du vieux mandarin la permission de débarquer les barriques et le grément de l'*Alceste*, afin de pouvoir boucher la voie d'eau et faire les autres réparations. Cette requête occasiona une longue discussion entre les mandarins; le vieillard n'y prit pas une part très-active; toutes les fois que les autres parlaient, ils se tenaient debout et s'adressaient à lui de la manière la plus respectueuse. Leur entretien fini, ils dirent au capitaine que son ancrage actuel ne convenait pas à l'opération qu'il voulait faire, et nous recommandèrent d'aller à Oun-Tching, où nous pourrions mettre à terre tout ce que nous voudrions. Nous étant informés si ce port était assez profond pour que la frégate y entrât, ils discutèrent sur ce point, comme s'ils eussent craint de nous exagérer les avantages de ce lieu. Enfin, le vieux chef nous proposa d'y envoyer le petit vaisseau (*la Lyre*), pour voir s'il nous conviendrait; M. Maxwell y consentit, et demanda seulement un pilote pour nous y conduire. Quoique rien ne fût plus simple, ils délibérèrent encore longuement sur cet objet, et la réponse fut remise au lendemain.

« Pendant qu'ils se consultaient sur le port, le vieillard avait tracé sur une feuille de papier une

carte de l'île, et nous montra la position de ce havre; nous trouvâmes qu'elle était parfaitement exacte lorsque nous reconnûmes les côtes de l'île; je découvris alors ce port, que je nommai *Port Melville*, et je regrettai beaucoup que l'esquisse du vieillard eût été égarée.

« Quand on eut cessé de parler d'affaires, le vieux mandarin parut encore plus à son aise qu'au-paravant; il examina avec beaucoup d'attention les globes, les livres et les tableaux; M. Maxwell essaya de lui faire comprendre sur la sphère la route que nous avons suivie. Après quoi nous parcourûmes la frégate avec lui et avec tous les gens de sa suite qui consistait en son porte-pipe, un porte-siège, un homme portant un morceau d'étoffe rouge destiné à couvrir le siège; enfin un autre chargé d'une boîte ronde en laque pour son bonnet; deux porte-éventails se relevaient alternativement pour l'éventer, et soutenaient leur maître par-dessous les bras et les épaules chaque fois qu'il changeait de place, ce qui était probablement de pure étiquette, car la frégate n'éprouvait presque pas de mouvement. Ces porte-éventails s'acquittaient à merveille de leurs fonctions, car ils rafraîchissaient non-seulement le visage et le cou du vieux mandarin, mais soulevaient ses grandes manches pour lui éventer les bras. En rentrant dans la chambre, il vit M. Clifford

mettre ses gants, il lui demanda aussitôt la permission de les essayer, celui de la main droite alla bien; les ongles de la main gauche ayant près d'un pouce de longueur, ce fut un peu plus embarrassant. Ces gants lui semblèrent la chose la plus singulière, il ne cessait de les montrer en riant aux autres mandarins.

« Il avait apporté un présent de vivres pour les deux bâtimens; en se levant pour partir, il s'inclina vers moi, et me dit qu'il désirait me faire une visite à mon bord, je pris ce discours pour une politesse, et je le priai de ne pas se donner cette peine.

« On avait préparé le grand canot de l'ambassade pour le reconduire à terre. Quand il s'aperçut de ce dont il s'agissait, il déclara qu'il ne pouvait retourner à l'île que dans son canot. Comme on supposa qu'il ne parlait ainsi que par discrétion, on insista; il descendit dans le canot, fit un salut à M. Maxwell, puis rentra dans son embarcation, et s'éloigna pendant que les vaisseaux le saluaient chacun de trois coups de canon.

« Il ne fut pas question, en présence des mandarins réunis, de notre désir de rendre au grand personnage sa visite, de crainte qu'ils ne voulussent s'y opposer formellement. Au moment où le dernier s'embarquait, nous lui fîmes dire, par notre interprète, comme une chose toute naturelle, que

nous leur rendrions leur visite le lendemain ; ainsi que nous l'avions prévu , ils n'approuvèrent pas ce projet , et s'efforcèrent de nous y faire renoncer. Quoique notre interprète s'exprimât en chinois , à peu près aussi mal qu'en anglais , il était intelligent et avisé : il ne voulut pas leur céder , et ils s'en allèrent. »

Au moment de s'embarquer pour aller à terre , on se trouva embarrassé pour savoir quel présent on offrirait au principal mandarin , car on n'était pas préparé à une telle aventure. M. Maxwell décida qu'on lui porterait quelques douzaines de bouteilles de vin , des livres , des verres , diverses bagatelles , et une grande pièce de drap bleu. On prit aussi quelques objets pour les autres officiers. A une heure on s'embarqua dans le grand canot portant le grand pavillon ; il ventait bon frais , on eut bientôt atteint le port ; une foule immense s'y était rassemblée. Les arbres , les murs , les maisons , tout était couvert de curieux , dont l'ensemble formait un coup-d'œil aussi extraordinaire qu'animé. Quand on entra dans le port , plusieurs mandarins s'avancèrent pour faire signe de doubler un mole formant le port intérieur où l'on trouverait un lieu de débarquement commode.

« Les mandarins , dit M. Hall , nous aidèrent à mettre pied à terre , et chacun d'eux s'empara de

l'un de nous , et nous accompagna en nous prenant la main et la soutenant à peu près à la hauteur de l'épaule ; tandis que la foule , dans le plus profond silence , formait la haie pour nous laisser passer ; les enfans au premier rang , ceux qui étaient derrière eux se tenaient assis afin que ceux qui étaient derrière pussent nous voir. Le grand mandarin nous attendait à la porte d'un temple situé à près de cinq cents pieds du rivage ; il prit M. Maxwell par la main , et le conduisit dans l'édifice qui était en partie ouvert de chaque côté , et avait des portiques profonds , ce qui rendait l'intérieur très-frais. Le vieillard s'assit à une extrémité d'une grande table en laque , et plaça M. Maxwell à sa gauche.

« Il exprima d'abord la satisfaction que lui causait notre visite , puis s'informa de nos âges , et si nous étions mariés. Ces insulaires jugeaient de nos âges par notre taille , ce qui leur fit commettre quelques méprises. L'on nous servit alors un repas en commençant par du saki chaud ; on apporta ensuite des œufs durs , coupés en tranches , d'excellent poisson frit , des tranches de porc fumé et de foie de porc ; enfin du thé qui fut suivi des pipes et du tabac ; un homme assis derrière chacun de nous emplissait et allumait nos pipes. Pendant que nous mangions , on versa constamment du saki dans nos tasses ; un mets

fort étrange vint ensuite; ce fut une espèce de sucre noir et grossier, enveloppé de pâte crue et saupoudrée de farine de riz teinte en jaune; à ce plat succédèrent des gâteaux de différentes formes et une sorte de fromage. La plupart de ces choses étaient si bonnes, que nous satisfîmes notre appétit avec plaisir et promptitude; cependant les domestiques apportaient toujours de nouveaux plats. Le vieux chef voyant que nous ne mangions plus, nous pressa de boire du saki il y faisait lui-même parfaitement honneur, ses yeux devinrent brillans, et s'apercevant que nous avions trop chaud, il nous invita à nous découvrir, et nous montra l'exemple. Alors il prit le chapeau à trois cornes du médecin et s'en coiffa, et celui-ci en fit autant avec le bonnet du vieillard. Cet échange assez burlesque excita une gaiété générale dans l'assemblée; elle fit surtout beaucoup rire les deux fils du vieillard, jolis enfans qui s'étaient tenus debout près de sa chaise pendant tout le festin; ils étaient vêtus de robes à bouquets de couleurs très-vives, et avaient leurs cheveux relevés avec beaucoup de soin.

« Dès le commencement du banquet, nous avions fait hommage de nos présens au vieux mandarin, qui nous en témoigna sa satisfaction, en s'écriant que c'était trop, et que nous lui faisons trop d'honneur. De notre côté, nous exprimâmes

nos regrets de ne pouvoir faire mieux. Les mandarins subalternes ne paraissaient pas moins charmés des objets qu'ils avaient reçus, et parcouraient la foule pour les montrer à leurs amis.

« L'appartement où se donnait le festin n'était d'abord, comme je l'ai déjà dit, ouvert que de deux côtés, ensuite on enleva les cloisons des deux autres; elles sont arrangées de manière à pouvoir glisser dans des coulisses, et ainsi une chambre s'agrandit ou se diminue à volonté. Quand la cloison qui était derrière nous fut poussée, nous vîmes paraître plusieurs figures étranges; ils avaient la barbe et les cheveux rasés, leur habillement différait un peu de celui des autres insulaires. Leurs robes étaient plus courtes, moins amples et moins flottantes, et attachées seulement par un cordon autour de la taille; un baudrier semblable à celui d'un tambour, et brodé, leur pendait sur l'épaule; les uns étaient vêtus de noir, d'autres de jaune, d'autres de violet foncé. Ils avaient un air craintif, patient, soumis, un sourire languissant, une physionomie un peu hagarde; ils étaient de petite taille, et paraissaient mal portans; ils étaient plus ou moins courbés, leurs manières étaient sans grâces; il y avait dans toute leur personne quelque chose qui inspirait le mépris. Nous apprîmes que c'étaient des bonzes ou prêtres; il y avait avec eux plusieurs

jeunes gens que nous primes d'abord pour leurs fils, parce qu'ils leur ressembloient, méprise qui provenait apparemment de ce que ces jeunes gens étaient vêtus comme les bonzes, car ceux-ci doivent garder le célibat. Nous étions dans l'intention de les traiter avec la considération que l'on accorde chez nous aux ministres de la religion, et déjà nous leur faisons des saluts, lorsque les mandarins nous dirent de ne pas nous embarrasser d'eux.

« Pendant tout le temps que nous restâmes à table, nous fûmes l'objet de l'avidité curieuse de la foule, qui grimpait jusque sur les toits des maisons voisines pour nous apercevoir. Nous voulûmes profiter de la bonne humeur de nos hôtes, pour obtenir du vieux mandarin la permission de nous promener dans la ville, mais dès que nous en eûmes dit les premiers mots, tous les visages se rembrunirent à l'instant, il n'en fut donc plus question. Au bout de deux heures, nous dîmes adieu au vieillard et aux autres mandarins, et nous retournâmes à nos canots dans le même ordre que nous étions venus. Ce fut inutilement que dans la foule nos yeux cherchèrent à apercevoir des femmes : nous n'en découvrîmes que quelques-unes, réunies à une grande distance de l'autre côté du port; plusieurs descendirent sur le môle pour nous voir passer; elles furent effrayées de se trouver si près

de nous, et se retirèrent à la hâte; il nous sembla qu'elles étaient jolies.

« Oukouma et ses collègues voulaient nous accompagner dans un de leurs canots, la violence du vent les empêcha de s'embarquer. La tourmente continua pendant toute la journée du 24. Le lendemain Oukouma, Jima et un autre mandarin nous apportèrent un présent de vivres, et nous témoignèrent obligeamment la joie du vieillard de ce que nos vaisseaux n'avaient pas souffert du mauvais temps. On profita de ces dispositions bienveillantes pour leur dire que notre santé exigeait que nous fissions une promenade à terre; ils en délibérèrent entre eux, puis nous répondirent qu'ils nous donneraient une décision le lendemain.

« Ils ne vinrent cependant pas, et pour passer le temps nous examinâmes le récif qui forme la partie septentrionale de notre mouillage : c'est un banc de corail d'environ un demi-mille carré, qui est à sec de mer basse, et sur lequel la lame brise avec force en venant du nord. Ce corail est si dur qu'il produit des étincelles sous le marteau, et en peu de temps met ces outils hors de service. Nous avons eu l'idée de profiter de cette grande surface unie pour mesurer une base servant à déterminer la position de notre mouillage.

« Ayant envoyé un message officiel aux man-